

LA FORMULE DE MURCHADH

Murchadh hésitait.

D'un côté, il avait bien conscience qu'ébouillanter le visage de son jeune acolyte n'était pas la façon la plus commune de rompre un silence gênant. De l'autre, cette manie qu'avait le bizut de laper sa bière dans un bruit de succion épouvantable lui tapait trop sur les nerfs pour qu'il ne fasse rien. Alors qu'il empoignait la théière posée devant lui, résolu à faire passer à son comparse l'envie de sortir sa langue de sa bouche, ce dernier reposa sa chope et énonça de sa voix de fausset, avec une assurance que Murchadh savait feinte :

« — Ils viendront pas. »

Murchadh considéra quelques secondes le récipient en fonte dans sa main, visualisa la trajectoire qu'il pourrait lui faire suivre jusqu'à la mâchoire du jeunot puis se versa une nouvelle tasse avec dépit. Étant donné leurs carrures respectives, il risquait de lui arracher la moitié du visage et ce n'était pas tellement souhaitable.

Cela étant, ce n'était pas l'envie qui lui en manquait. Cela faisait maintenant presque trois heures que son associé lui servait poncifs sur poncifs, manifestement peu au courant des pratiques modernes du syndicat du crime auquel ils appartenaient tous deux. Et cela commençait sérieusement à l'irriter. Jugez plutôt : le garçon était entré dans l'estaminet en claudiquant (lui qui était parfaitement bien portant quelques minutes plus tôt), avait hélé le patron de l'estaminet et ordonné qu'on lui apporte une bière. Une bière ! A quelques heures d'un échange très important avec le cartel des fées ! Autant se tirer un carreau d'arbalète dans le pied. Ensuite, il avait demandé à ce qu'on les installe « à l'abri des oreilles et des yeux indiscrets ». Dans le genre louche, difficile de faire pire. Fort heureusement, les tenanciers, un couple tout à fait en phase avec la nécessité de ne pas poser de questions, les avait installés à une table située dans le sous-sol de l'établissement, abritée des regards par l'imposant escalier qui la surplombait et des oreilles par l'horaire somme toute raisonnable à laquelle ils étaient arrivés. Depuis, c'était surtout par ses remarques stéréotypées que le garçon s'illustrait.

Murchadh fit donc preuve du maximum de retenue dont il était encore capable pour questionner :

« — Ah, et tu te bases sur quoi pour affirmer ça ? »

Le jeune homme, un gringalet d'une vingtaine d'années dont Murchadh n'avait toujours pas daigné demander le nom, parut pris de court par la question (pourtant plutôt pertinente dans le contexte) et se contenta d'un :

« — Je le sens, c'est tout. »

Génial, songea le truand, on lui avait collé dans les pattes un intuitif, le genre de type complètement irrationnel qui fait toujours foirer les échanges. Il répondit avec le tact d'un sanglier (courant dans son pays de Galles natal) :

« — Et bah laisse-moi te dire que c'est complètement con. C'est des pirates : évidemment qu'ils sont en retard. Pis si t'avais déjà remonté cette rivière à la con, tu saurais que c'est pas une partie de plaisir. Ils ont besoin de leur butin, ils viendront, c'est sûr. Faut le temps qu'ils arrivent, c'est tout. »

L'estaminet était situé sur les rives, à quelques mètres à peine d'une zone d'amarrage. Murchadh connaissait les risques que présentait une flottille de pirates, a fortiori féériques, dans une ville comme la sienne et avait naturellement choisi ce point de rendez-vous : moins long serait le chemin des bandits jusqu'à lui, moins il prendrait le risque qu'ils s'enivrent ou cèdent à la débauche au passage. Bien sûr, comme souvent, ils auraient pris leur précaution sur le bateau et arriveraient quand même en titubant, mais l'un dans l'autre cela restait plus court. De plus, l'estaminet subissait actuellement des travaux de façade, ce qui limitait la fréquentation.

Le jeune homme, vexé, s'apprêtait à démontrer son sens aigu de la répartie mais sursauta en entendant la porte de l'établissement s'ouvrir avec fracas. Des bruits de pas lourds et patauds résonnèrent dans le cellier où se trouvait le duo, et Murchadh pesta :

« — Des trolls... Fallait qu'il y ait des trolls... »

Les trolls n'étaient pas particulièrement belliqueux avec les humains, mais ils vouaient aux fées une haine viscérale. Un genre de traumatisme lié à une partie d'échecs entre dirigeants paraissait-il. Quoi qu'il en fût, les fées allaient finir par arriver, et débiter les négociations par une bagarre de taverne n'était pas exactement dans les plans de Murchadh. Il songea qu'il avait finalement l'habitude de ce genre d'acharnement du destin et réalisa à ce titre qu'il n'avait pas expliqué à son pupille l'élément le plus important du métier. Il s'en serait volontiers passé, mais son maître de guilda avait pas mal insisté sur la nécessité de transmettre les bonnes pratiques aux nouvelles générations de tire-laines, dans une démarche qu'il qualifiait pompeusement d' « éthique et responsable ». Il lança :

« — Tiens, au fait petit, j'ai oublié de te parler d'un truc. Un truc que si tu le savais, tu penserais pas comme tu penses. »

Intérieurement, il mourait d'envie d'ajouter que s'il savait *quoi que ce soit*, il ne penserait pas comme il pense, mais ce n'était pas vraiment le moment de le tacler gratuitement.

« — En fait, commença-t-il, le truc primordial dans notre métier, c'est –
— Le poison ?, demanda avec enthousiasme le gamin.
— Non... répondit Murchadh avec circonspection. Le truc primordial, c'est –
— Oh attends, je sais, c'est les relations !
— Mais tu la fermes ta bouche ! Non. Le truc important c'est que tout ce qui est susceptible de mal tourner tournera nécessairement mal. »

Le jeune accueillit la nouvelle avec un certain scepticisme, ce qui ne surprit pas le vieux briscard de Murchadh : le gamin que lui avait confié son chef était con, point barre.

« — Mais attends, risqua le garçon, je vois pas bien ce que ça veut dire ? Genre dans le coin ils disent que le ciel peut nous tomber sur la tête, du coup ça va arriver ?
— Mais non, triple andouille, pas tout *tout*, mais bon, faut être prévoyant quoi, parce que si tu prévois pas un cas de figure, tu risques ta peau. Enfin c'est le principe quoi...
— Et c'est de toi, ça ?
— Ouais. Enfin, on va dire que c'est plutôt une perle de sagesse qui se transmet entre voleurs... Mais je suis assez fier de ma formulation.
— OK, rebondit le gamin, donc ça veut dire que tu as quelque chose de prévu pour ces trolls ? »

Murchadh ménagea un peu le suspense et confirma finalement en sortant une bourse de sa poche :

« — Ouais. J'avais prévu le coup. Je vais les faire sortir à grand renfort de piécettes. »

S'il y avait bien une chose que les trolls préféraient à la bibine, c'était l'or (souvent synonyme pour eux de « plus de bibine »). Il fallait de toute façon avouer qu'il en allait ainsi pour la plupart des individus, toutes races confondues.

Il laissa le garçon veiller sur la marchandise tandis qu'il empruntait l'escalier pour rejoindre les fêtards un peu gênants. De fait, une dizaine de trolls était attablée autour d'un jeu de cartes, grognant et hululant de concert à intervalles réguliers. Un écu lancé au milieu de la table de jeu fit taire la cacophonie et les regards se braquèrent sur un Murchadh stoïque.

« — Je vous en file trois chacun et vous changez de tripot ? »

La plupart des trolls affichèrent un air ravi, mais l'un d'entre eux, sans doute le malin de la bande, entreprit de négocier. D'ordinaire, ce genre de méthodes appartenait plutôt aux gobelins, mais Murchadh se plia à l'exercice de bonne grâce.

« — Mais on l'aime bien cette taverne, articula difficilement le troll.

— Je comprends, répondit du tac au tac Murchadh, alors pour compenser votre perte de plaisir, que diriez-vous de quatre pièces chacun ? »

Il sortit de sa poche une bourse bien pleine qu'il tendit au troll sans attendre sa réponse. Il ne voulait pas que l'échange s'éternise, et il doutait que son interlocuteur soit suffisamment bon négociateur pour insister. En effet, le troll empocha la bourse et sa troupe et lui entreprirent de se lever.

La porte s'ouvrit alors sur une troupe de petits être bigarrés aux démarches hésitantes et aux sourires joviaux. : les fées. Comme un malheur n'arrivait jamais seul, c'est le moment que choisit également le jeune homme qu'il avait laissé en bas pour laisser poindre sa tête et lancer à la cantonade :

« — C'est bon, ils sont partis les trolls ? Parce que si les fées arrivent... »

Le garçon mesura son erreur et se couvrit la bouche en voyant la scène. Personne ne bougeait ne serait-ce qu'une oreille, à l'exception notable des tenanciers qui prirent fissa la direction de la cuisine, sans doute pour prier Trompe-la-mort (une sorte de gros chien roux érigé au rang de divinité locale) de protéger l'intégrité de leur fonds de commerce.

Murchadh savait qu'il devait désamorcer la situation avant qu'elle n'éclate en conflit ouvert. Il disposait de peu de temps et de moyens d'action limités, mais il prit le parti de croire en la vénalité des trolls. Il lança une nouvelle bourse au chef de la troupe et tenta d'apparaître aussi détendu que possible :

« — Bon, mes invités sont arrivés, et j'aimerais qu'on soit un peu tranquilles. »

Des éclairs silencieux brillaient dans les yeux des grosses créatures qui savaient qu'elles auraient l'avantage en cas de confrontation avec les fées. Pourtant, l'appel de l'alcool aidant, elles décidèrent finalement de quitter l'établissement, non sans bousculer un ou deux fées qui avaient commis l'erreur de rester sur leur chemin. Fort heureusement, ces derniers n'étaient pas rancuniers

de nature et lorsque la troupe fut passée, ils retrouvèrent leur bonne humeur et hélèrent des tenanciers qui revinrent manifestement soulagés.

Une fée, légèrement plus grande que les autres (mais toujours moins qu'un humain) s'avança vers Murchadh d'une démarche franche et, plus surprenant, rectiligne. Elle se présenta :

« — Je suis la capitaine du Destinée, le rafioteur que t'attendais. Je m'appelle Katarzyna, mais tu peux m'appeler Ka', tout le monde m'appelle comme ça. Tu dois être Murchadh, c'est ça ? »

Elle tendit la main à Murchadh qui présenta la sienne. Au contact des deux peaux, le vieux voleur sentit un étrange chatouillement dans sa nuque, rapidement estompé. Il ne put s'empêcher de jurer :

« — La catin...

— Allons, je ne vous permets pas !, s'offusqua la fée, visiblement amusée. Cela dit, c'est très rare les gens qui pensent à se protéger des intrusions mentales de nos jours. Vous êtes de la vieille école, j'aime ça. Ça vous a coûté cher comme bibelot ? »

Elle désigna du doigt l'escalier :

« — On descend ? »

Ils rejoignirent le jeunot qui tripotait nerveusement une boîte en acajou posée sur ses genoux. Sans surprise, Murchadh nota que le regard de la fée était irrésistiblement attiré par le coffret. Il s'assit rapidement à côté du garçon : s'il pouvait éviter qu'elle exerce une influence sur lui, ce serait toujours ça de gagné. Il lança immédiatement les hostilités :

« — Bon, on va pas tergiverser : le coffret en est rempli. Je suis certain que vous arrivez à évaluer la quantité comme ça. Pas d'échantillon et pas d'ouverture avant échange. A ce propos... »

Il sortit d'une de ses poches (déjà innombrables) une toile de parchemin froissée qu'il fit glisser jusqu'à la fée.

« — Voilà ce que veut mon boss. J'ai jeté un œil, ça me paraît réglo. Et je dis ça en professionnel. Vous acquiescez, vous signez la reconnaissance de dette, on vous file le paquet et on est bons jusqu'à la prochaine fois. »

La fée jeta un œil distrait sur la liste de denrées. Le maître de guilde de la ville n'était pas connu pour escroquer ses partenaires. Il était de notoriété publique qu'il honorait toujours ses contrats. Pourtant, la fée semblait hésiter et, étrangement, l'objet de son hésitation ne semblait pas tant être le paiement que celui qui le tenait. Le jeune homme, conscient du regard de la fée, appelait silencieusement à l'aide son collègue. Murchadh ignora ses suppliques muettes :

« — Alors, c'est oui ou c'est non ? »

La fée replongea son regard dans le sien et finit par hocher la tête.

« — OK, ça me paraît équitable. Passe-moi les papiers à signer et on valide l'échange. »

Le voleur lui tendit le nécessaire au grand étonnement de son équipier :

« — Vous voulez dire que ça va se faire comme ça ? Pas de crasses, pas de trahison, pas de poison dans un verre ? Genre, que dalle ? »

Murchadh n'aurait su dire si le garçon était surpris ou déçu. C'est la fée qui répondit :

« — Les rivalités et les trahisons ne sont pas bonnes pour le commerce. Du coup on s'en préserve comme on peut. Bien sûr, y'a toujours un malin pour tenter un truc, mais dans l'ensemble je trouve que la profession s'est considérablement... professionnalisée justement.

— Oui, ajouta Murchadh, on fait les échanges plus vite, on évite de mobiliser une armée à chaque fois, c'est plus rentable pour tout le monde. Et puis — »

Le garçon le coupa :

« — Ouais bah moi je fais pas dans les règles. Vous allez me filer le coffret et la reconnaissance de dette maintenant ! Et pas d'histoires !

— Sinon quoi?, demanda benoîtement Murchadh.

— Parce que sinon mes hommes à l'extérieur vous laisseront pas sortir d'ici vivants. Ils ont ordre d'attendre que je sorte avec le butin.

— Pourquoi on te tuerait pas maintenant ?

— Tant qu'ils m'auront pas vu partir, vous êtes des morts en sursis ! Ça te la coupe hein, Monsieur Tout-ce-qui-doit-arriver-arrivera ? »

Plusieurs phrases se bousculèrent dans la tête du voleur. D'abord, il avait envie de lui réexpliquer le concept de la loi qu'il avait énoncée plus tôt. Après tout, s'il l'avait écouté attentivement, le traître à deux ronds assis à côté de lui ne crânerait pas aussi vertement. Ensuite, il mourait d'envie de lui dire que ses hommes étaient probablement déjà morts, assassinés par SES hommes à lui. Enfin, il avait envie de savoir ce qu'il en était du type que son boss lui avait envoyé. S'il l'avait tué et remplacé, ce n'était de la faute de personne, mais si c'était vraiment lui qui avait été recruté, cela signifiait que son chef devenait gâteux, c'était mauvais pour les affaires.

Au final, Murchadh ne prit pas la peine de prononcer des mots. Avec un flegme tout particulier, il s'empara à pleine main de la théière en fonte et, sous le regard effaré de la fée, abattit sa main sur les maxillaires du traître. Le craquement terrible qui retentit et l'absence de réaction totale de la victime laissèrent imaginer qu'il avait fait plus que lui briser la mâchoire. Mentalement, le voleur rectifia : la différence de carrure permettait un impact global et pas seulement sur la partie inférieure du visage. Au temps pour lui.

La fée contempla quelques secondes le corps sans vie du jeune homme puis demanda :

« — Je suppose que vous avez des hommes à vous dans le coin ?

— Oui, confirma Murchadh, à l'heure qu'il est, les troupes du guignol doivent être dessoudées. »

Comme si tout cela n'avait été qu'un contretemps tout juste fâcheux, la fée reprit la reconnaissance de dette, légèrement tâchée par un étrange liquide écarlate, et signa promptement. Il empocha le document, remit le coffret et s'apprêta à quitter les lieux. C'est le moment que choisit Erig, le cuisinier de la maison, pour présenter aux deux voyous la carte des desserts du jour. Le voleur se laissa tenter par un fondant tandis que la fée préférait une tourte, spécialité de la maison depuis quelques années. Manifestement, la présence du cadavre ne semblait pas le choquer plus que de raison. Retournant en cuisine, il informa d'ailleurs ses clients qu'une porte menant vers un tout-à-l'égout devait être creusée près de cette table, mais qu'en l'attente, il faudrait faire avec.

« — En attendant le repas, tenta la fée, vous pourriez m'en dire plus sur ce proverbe ? C'est un proverbe humain ça, « Tout ce qui doit arriver arrivera ? ».

— Non, en fait, c'est plutôt : tout ce qui est susceptible de mal tourner tournera nécessairement mal. »

Un silence gêné accueillit cette remarque puis la fée risqua :

« — Mais par exemple, les gens d'ici disent que le ciel peut nous tomber sur la tête, ça veut dire que —

— Mais enfin, tempêta le voleur, arrêtez avec ça. Je dis pas tout *tout*, c'est plus un principe de précaution quoi. Faut anticiper les problèmes potentiels, c'est tout. C'est plutôt logique, non ?

— Oui, non mais je vois du coup... C'est vrai que c'est pas mal comme formule. Vous devriez y mettre votre nom et appeler ça « la formule de Murchadh », ça resterait je suis sûre.

— Ouais, enfin personne ne sait prononcer le gaélique ici. Cela dit, au pays de Galles, les gens m'appellent pas comme ça, ils utilisent le diminutif, Murphy.

— Bah voilà, vous appelez ça la formule de Murphy... Ou mieux ! La loi de Murphy ! »

Murchadh considéra quelques instants la proposition et valida intérieurement l'usage. La loi de Murphy, ça sonnait bien.

Les desserts furent apportés, et la présence du cadavre sur le siège près d'eux se révéla moins dérangeante que prévue. C'est donc repus et satisfaits que les deux brigands retrouvèrent l'agitation du rez-de-chaussée. Ils se souhaitèrent une bonne soirée et sortirent ensemble de l'établissement qui allait enfin pouvoir retrouver un semblant de calme.

De ce jour, Murchadh commença à parler de la loi de Murphy et de ses conséquences pas si importantes que cela. Cette théorie ne rencontra toutefois qu'un succès relatif et sembla vouée à l'oubli, y compris au sein des guildes de voleur. Toutefois, ironiquement, la mort de Murphy, fauché sans raison apparente par une brique tombée d'une façade en travaux prouva à tous que si, la loi de Murphy existait bel et bien.

Quant à Ka', la fée-pirate, il se murmure dans des cercles douteux qu'après des années de rapine et de larcins divers et variés, elle se serait rangée. Elle tiendrait d'ailleurs un estaminet en France aujourd'hui.

Un estaminet pas si différent de celui de cette histoire.